

l'importance de ses hautes fonctions. Si je n'ai pas saisi grand' chose du sermon Chinook du Père, je n'ai rien compris à la traduction de l'interprète sauvage, qui m'a paru néanmoins posséder une certaine facilité d'élocution et qui accompagnait gravement son discours de gestes sobres et mesurés.

A quelques arpents et en arrière de l'église, dans un joli vallon, s'élève le couvent où les dévouées Sœurs de la Providence de Montréal instruisent les jeunes sauvages et les enfants des colons qui commencent à peupler le district de Cowichan.

Le gibier est abondant dans l'île de Vancouver : chevreuils ou daims, ours, perdrix, grouses et même faisans, sans compter d'innombrables canards (français), et toute espèce de sauvagine. A la vue du gibier étalé aux devantures des magasins de Victoria, ma vieille passion pour la chasse s'était réveillée et j'avais emporté à Cowichan un fusil et une centaine de cartouches. J'avais compté sans la forêt colombienne qui oppose au chasseur européen une barrière presque infranchissable, semblant vouloir réserver ainsi à ses enfants les trésors de ses chasses.

Vainement le Rév. Père Rondeau se mit à ma disposition pour me conduire à la chasse ; nous parcourûmes en tous sens la montagne de Cowichan, refuge ordinaire de la perdrix ; à différentes reprises nous entendîmes le vol de notre gibier, mais c'est à peine si j'ai pu entrevoir deux ou trois perdrix que je n'ai pu tirer. A titre de compensation, le Père m'offrit du haut de la montagne une magnifique vue panoramique des baies de Cowichan et de Saanich, du lac Cowichan et de plusieurs autres lacs moins importants. Mais il fallut revenir "bredouille," c'est l'expression consacrée en France pour exprimer l'insuccès du chasseur malheureux, et dans une partie de chasse celui qui rentre bredouille est tenu à table de verser à boire à ses compagnons plus heureux.

La population sauvage de Cowichan vit surtout de pêche ; le saumon est en abondance partout. Après avoir fait la campagne de pêche du Fraser pour les fabriques de conserves alimentaires, qu'on appelle là-bas des "Canneries," on la cueillette du houblon, aux Etats-Unis, le sauvage rentre dans son village, avec quelques provisions de farine pour son hiver, fait la récolte de ses patates et commence à pêcher pour son propre compte. Il part dans son canot, creusé dans un tronc de cèdre et relevé de l'avant, comme la proue des antiques trièmes, et revient bientôt avec un plein chargement. C'est toujours pêche miraculeuse dans ces eaux poissonneuses. Les femmes préparent le saumon, le font sécher et fumer, dans leurs habitations mêmes, vastes hangars le long des parois desquels court une sorte de large banc, couvert de nattes sur lesquelles couchent les Indiens ; les murs sont tapissées de nattes pareilles, que les Indiens fabriquent eux-mêmes avec des feuilles de roseau, qu'ils assouplissent en les roulant sur leurs jambes nues avec la main ouverte. Le poisson ouvert et nettoyé soigneusement est maintenu ouvert au moyen de petites broches de bois et suspendu dans le milieu de la case immense ; des brasiers sont allumés au-dessous, et grâce aux feuilles et aux branches vertes des arbres résineux on obtient la "boucanne" nécessaire à la conservation du poisson. — (A suivre.) — EMILE CASTEL.

Comptabilité agricole.

Nous empruntons à la Presse, les réflexions suivantes sur l'importance de la comptabilité agricole :

"Comment le cultivateur pourra-t-il arriver à une économie bien entendue dans ses diverses opérations agricoles, s'il n'adopte pas un système de tenue de livres qui lui permettra de constater exactement ce qu'il vaut, ce qu'il dépense, ce qu'il produit ; en

d'autres termes, qui lui permettra d'avoir constamment un état correct de ses dépenses et de ses revenus.

"J'entends plusieurs cultivateurs me dire : *Mais tout cela, c'est bon pour le grand cultivateur ; c'est bien trop de trouble pour le commun des cultivateurs qui connaissent très bien l'état de leurs affaires sans le secours d'aucun livre.* — C'est vrai, la plupart des cultivateurs connaissent l'état de leurs affaires, mais à peu près. Ils ne calculent pas ce que leur coûté tel ou tel produit ; ils ne comptent pas l'argent qu'ils ont retiré de ce produit, et c'est tout. C'est là que se trouve le mal ; comme ils croient que ce produit les paye plus ou moins, ils ne se donnent pas la peine de faire la comparaison avec un autre produit qui pourrait peut-être leur rapporter le double. Comment pourraient-ils faire la comparaison, s'ils ne tiennent pas de livres ?

"Nous ne sommes plus au temps où nos terres poussaient en abondance, où la compétition était moins forte, où les produits se vendaient toujours bien. Aujourd'hui, pour arriver, il faut du calcul et ne rien laisser au hasard ; le succès n'est plus à celui qui travaille dur et ferme, mais à celui qui pense, examine et compare. C'est le temps de dire avec nos voisins les Américains : *Qu'une bonne tête vaut mieux que cent bras.* Et puis, mes amis les cultivateurs, je n'exige pas que vous adoptiez un système de tenue de livres compliqué. Non, un seul livre peut servir à la rigueur. Vous rentrerez dans ce livre un état exact de vos dépenses et de vos revenus ; c'est facile à tenir, cela. Commencez, dès aujourd'hui, à tenir ces livres et vous en verrez bientôt l'utilité."

Comme nous le voyons par ce qui précède, il est d'absolue nécessité pour le cultivateur de tenir une comptabilité agricole ; car il ne peut y avoir de ferme bien tenue sans comptabilité exacte. Il est sans doute divers degrés de perfection à réaliser à cet égard. Mais tout au moins sera-t-il indispensable que le cultivateur ne reçoive et ne dépense un centin sans l'écrire. Combien de cultivateurs ne savent jamais apprécier le plus ou moins d'avantage de tel ou tel produit, faute d'avoir calculé en détail ce qu'il coûte et ce qu'il rend ! C'est une habitude assez généralement prise chez la plupart des cultivateurs de ne faire entrer en ligne que l'argent reçu ou dépensé, en négligeant de tenir compte du détail des journées d'hommes ou de bestiaux, des engrais fournis, etc. Comme tout a sa valeur, tout doit s'évaluer ; et ceux-là seuls qui comptent tout peuvent espérer une appréciation juste des choses.

Composition fourragère pour les hivers de disette.

Au moment où l'hiver commence à se faire sentir, où nombre de cultivateurs, en plusieurs localités, aurait à souffrir du manque d'une provision suffisante à l'entretien des animaux, nous croyons utile de rappeler ici comment les cultivateurs de la Hongrie sauront de la famine, pendant l'hiver de 1862, les deux tiers de leurs bêtes, l'autre tiers ayant déjà péri par l'insuffisance de nourriture. C'est un enseignement dicté par la plus rigoureuse nécessité qui sauva de la misère les cultivateurs de la Hongrie et qui aujourd'hui encore peut avoir son importance.